

Dieu, révoque la rigueur des decrets terribles de ta justice ! fais y succéder les effets de ta miséricorde ! Qu'il te suffise, pour désarmer ta colère, des grandes souffrances que ce Prince a déjà endurées ! Ordonne à l'Ange exterminateur de s'éloigner de sa personne.

Seigneur Dieu d'Israël, maître suprême de toutes les puissances ! daigne ta volonté divine rendre ce jour, où nous t'implorons pour la santé du Fils du Roi, un jour de graces & de bienfaits de ta main secourable ! Puissent nos pleurs, ô Seigneur ! l'affliction de nos ames, l'affoiblissement de nos forces par le jeûne, nos charités versées dans le sein des pauvres, procurer à ce Prince une prompte & parfaite guérison ! Que le rétablissement de sa santé fasse la joie du Roi, celle de son auguste Famille, & de tous ses peuples !

Juge éternel, Dieu des armées, Roi souverain de tous les Rois, formidable & terrible ! si, prosternés devant le trône suprême de ta gloire, nous ne pouvons par nous-mêmes fléchir ta justice à cause de nos péchés, nous te conjurons par le mérite de nos saints Patriarches & de toutes les ames justes & pieuses, de ne pas rejeter l'humble prière que nous t'adressons, avec un cœur navré de douleur, & le

plus ardent desir de te la rendre agréable. Préserve-nous, Seigneur, préserve-nous de recevoir une nouvelle qui mettroit le comble à notre désolation & à l'amertume que nous éprouvons. *Que ta colère s'apaise, ô Dieu miséricordieux ! laisse-toi attendrir par nos clameurs, nonobstant nos iniquités.* Répands, Seigneur, tes bénédictions les plus abondantes sur le Roi notre maître, LOUIS XV LE BIEN-AIMÉ. Qu'il n'éprouve plus que satisfaction ! Que la prospérité environne sa personne sacrée ! Que ta providence veille sur lui, & le conserve & garde comme la prunelle de l'œil, jusqu'à la vieillesse la plus prolongée ! Que son cher Fils, notre DAUPHIN, soit promptement guéri, fortifié, & comblé d'un bonheur permanent ! Que toute l'auguste Famille Royale enfin, jouisse, pour longues années, de la plus parfaite félicité, & fasse les délices du meilleur des Rois, & de la plus vertueuse des Reines.

Que ta sainte volonté, Seigneur Dieu d'Israël, indulgent & miséricordieux, daigne user envers nous de ta grande clémence ! Que tes graces devancent nos prières, comme tu nous l'as fait espérer, en disant : *avant qu'ils crient vers moi, je les écouterai ; & lorsqu'ils parleront encore,*

Je exaucerai leurs demandes (2) ! Hâte-toi donc, Seigneur Dieu ! hâte-toi de nous secourir, afin qu'au moment où tes bontés opéreront ce prodige, nos voix publient tes merveilles, dans le transport de notre reconnoissance, par des concerts de louanges & d'actions de graces. Ainsi soit-il.

Les Juifs Portugais de Bordeaux n'ont pas été les seuls à témoigner tant de zèle dans ces tristes circonstances. Le 22 Novembre ceux de Bayonne, sur la nouvelle de la maladie de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, fermerent leurs comptoirs, magasins & boutiques, s'assemblèrent avec empressement, jeûnèrent, & firent une prière non moins touchante que celle qu'on vient de lire, pour obtenir du Ciel la guérison de ce Prince. Ils ont réitéré ces actes de piété dans les deux jours suivans; & le troisième, après avoir fait réciter la même prière par tous les jeunes enfans assemblés, ils ont distribué des aumônes à tous les pauvres du lieu, en leur recommandant de demander à Dieu le rétablissement de la santé de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

(2) *Isaïe*, chap. 65, vers. 24.



VERS envoyés à M^{de} DU BOCCAGE, à l'occasion de la nouvelle année.

Les ans qui roulent sur nos têtes
 Emportent souvent dans leur cours
 Ces traits qui firent des conquêtes
 Dans l'âge fleuri des amours. . . .
 Pour vous, divine du *Boccage*,
 Vous ne serez dans aucun âge
 Sujette à leur fatalité ;
 Les ans, quel que soit leur ravage,
 N'ont jamais de pouvoir sur l'immortalité.

*Le Marquis DE ST. A*****.*

*A Sc** en Norm***** , premier Janvier 1766.*

VERS d'un jeune Célibataire à un de ses amis qui l'invite à se marier cette année.

Une femme de belle humeur,
 Point farouche, encor moins sauvage,
 Portant un minois séducteur,
 Non par cet exact assemblage
 Qui forme un objet enchanteur,
 Mais par les grâces, la fraîcheur :

Fort amoureuse, encor plus sage ;
Légère, sans être volage ;
Vive, mais pleine de douceur ;
Tendre, sensible, sans fadeur :
Travaillant au bien du ménage :
Ayant la vertu dans le cœur ,
Sans en afficher l'éralage ;
Et se prêtant au badinage
Qui ne blesse point la pudeur :
D'un certain monde ayant l'usage ,
Dans les choix faisant le meilleur :
Instruite, sans briguer l'honneur
De monter au plus haut étage :
Prévenante, sans cette ardeur
Que souvent l'intérêt ménage :
Qui méprise cet avantage
Décrit par un célèbre Auteur ,
De dominer : droit trop flatteur !
Qui plaît aux Dames à tout âge ,
Et qui toujours fit leur malheur.
Telle femme auroit mon hommage.
Je tremble au nom de mariage ;
Je crains ses ennuis, sa rigueur ;
Mais, si l'on m'offroit en partage
Un aussi charmant personnage ,
(Phœnix dans ce siècle trompeur !)
Ami, sans tarder davantage ,
Malgré le préjugé vainqueur,
Qui de l'hymen me fait horreur ,

90 MERCURE DE FRANCE.

Je volerois à l'esclavage
Qui m'en rendroit le possesseur ;
Et j'y trouverois le bonheur
Dont ailleurs on n'a que l'image.

RANDON, Avocat au Parlement.

Ce 3 Janvier 1766.

*SENTIMENS d'un Cœur reconnoissant pour
ses bienfaiteurs, M M. les Fermiers
Généraux.*

DANS les jours d'un an qui commence,
Avec plaisir on voit les cœurs
Offrir à tous leurs bienfaiteurs
L'encens de la reconnoissance.

O vous ! mes sages protecteurs,
Tendres amis de l'infortune,
Vous qu'une pitié peu commune
Rend si sensibles à ses pleurs !

Pourrai-je assez faire connoître,
Qu'au plaisir d'enrichir l'Etat,
Vous joignez encor celui d'être
Bons & généreux sans éclat ?

Oui : prompts à servir l'indigence ,
 Et bienfaisans , sans vanité ,
 Dans vos cœurs il est arrêté
 De ne consacrer qu'en silence
 Les fastes de votre bonté.

Je le dis , je ne puis me taire :
 Eh ! combien d'autres , avec moi ,
 Le publieroient , si du mystère
 Vous ne leur imposiez la loi !
 Mais que chacun parle pour soi ;
 Moi , je n'ai que ces vœux à faire :
 C'est qu'on soit instruit désormais
 Que du trône de la *Finance*
 Vous scûtes faire pour jamais
 Le trône de la *Bienfaisance*.

*VERS latins * sur la mort de Monseigneur.*
 LE DAUPHIN.

DELPHINUM juvenem rapuit mors invida ;
 quare ?

Virtutes numerans , credidit esse senem.

Traduction.

LA FRANCE.

MORT barbare , pourquoi de Louis jeune encor
 As-tu tranché sitôt les belles destinées ?

* Ces vers sont imités de Martial , *Epi. 31 , lib. 10.*

En nombre ses vertus surpassoient les années.

LA MORT.

C'est ce qui m'a trompé ; je l'ai pris pour *Nestor*.

Par l'Auteur des Stances à ADELAÏDE.

EPITAPHE de Mgr LE DAUPHIN.

PAR un aveuglement du trop funeste sort ,
Ce DAUPHIN si chéri périt dans sa jeunesse ,
Malgré nos vœux. Hélas ! l'impitoyable mort ,
En comptant ses vertus , l'a cru dans sa vieillesse !

VERS sur la mort de Mgr LE DAUPHIN.

NE vous contraignez point , laissez couler
vos pleurs ,
François , il méritoit l'excès de vos douleurs ,
Ce Prince , à qui le sort promet une couronne ,
Et que l'éclat du Ciel à présent environne.
Bon père , tendre époux , enfant respectueux ,
Maître affable & sensible , esprit juste & nerveux ,
Quoique né près du trône , adoré pour lui-même ,
Plus grand par ses vertus que par son rang suprême ,

De la religion l'exemple & le soutien,
 Connoissant l'amitié, pensant en Citoyen.
 Tel étoit LE DAUPHIN quand la Parque cruelle
 Précipita ses jours dans la nuit éternelle.
 Comme un Héros Chrétien, qui ne trouve icibas
 Que des biens passagers qui ne l'affectent pas,
 Ce Prince en son printemps a vu d'un regard ferme
 L'instant qui de sa vie avoit marqué le terme.
 Seul il étoit tranquille en cet affreux revers,
 Tandis que de ses maux frémissait l'univers;
 Mais, hélas, il n'est plus ! notre douleur profonde,
 Nos pleurs, nos bras levés vers le Maître du
 monde
 N'ont pu le garantir de cet arrêt du Ciel,
 Que le juste subit comme le criminel.
 Maintenant un tombeau, que couvre un, peu
 d'argile,
 De l'Espoir des François, est le dernier asyle,
 On n'entend plus par-tout que leurs gémissemens,
 Le cri du désespoir forme tous leurs accens;
 Et la mort elle-même, en voyant tant de gloire,
 Pour la première fois a pleuré sa victoire.

*Par M. COLLET, Chevalier de l'Ordre de Saint
 Michel, & Secrétaire des Commandemens de
 feuë Madame INFANTE.*



LE mot de la première Enigme du premier volume du Mercure de Janvier est *l'erreur* ; celui de la seconde est la *sagesse* ; & celui de la troisième sont les voyelles. Le mot du Logogryphe est *calcul*, qui, partagé en deux, forme *cal* & *cul*, & en renversant ces deux mots, on trouve *lac* & *luc*.

É N I G M E S.

JE suis petit de ma nature ;
 Souvent je nuis aux plus puissants.
 J'annonce toujours le doux tems ;
 On me perd quand vient la froidure.
 Comme l'amour je porte un dard,
 Qui souvent fait mainte blessure.
Philis me craint ; mais tôt ou tard,
 Un ennemi qui vit de brigandage,
 Me tend un piège, hélas ! qui cause mon naufrage.



AUTRE.

JE suis fraîche, bien blanche, agréable à la vue :
 Chacun me peut toucher & me voir toute nue.
 J'ai du repos le jour, mais un mauvais destin
 Me menace depuis le soir jusqu'au matin.
 Etant vierge & tout innocente,
Je ne puis concevoir de criminel dessein ;
 Cependant une flamme ardente,
 Que la nuit allume en mon sein,
 Me dévore le corps, m'agite & me tourmente.

LOGOGYPHE.

A M. F. . . .

DANS ces cercles bruyans où règnent tour
 à tour,
 L'esprit léger, le badinage,
 Et les vains propos de la cour ;
 On me met souvent en usage ;
 Quelquefois le destin volage
 Vient s'opposer à mon succès,
 Mais mon père en devient plus sage.
 Vous croyez déjà, je le gage,

96 MERCURE DE FRANCE.

Savoir qui je suis à peu près.

Vous vous trompez, prenez courage,

Cherchez l'objet de cet ouvrage

Dans plus de cent détours secrets.

Neuf * membres différens m'offrent à votre vue

Ils présentent d'abord une boisson connue ;

Un jeu très-usité ; ce qu'étoit *Parocel* ;

Une Maison austère ; un des Rois d'Israël ;

L'endroit où le lyon va dévorer sa proie ;

Une étoffe estimée ; une antique monnaie ;

Un animal rongeur ; six pronoms conjonctifs ;

Un fort dans la Norwége, & vingt infinitifs ;

Le contraire de prompt ; un des fruits de l'au-
tomne ;

Un poisson de la mer ; une sœur de *Latone* ;

Ce que la jeune *Eglé* soustrait à nos regards ;

Ce qui sert à l'autel ; un fils du Dieu des arts ;

Deux beautés de Corinthe ; une auguste assemblée ;

Le contraste de lent ; une eau coagulée ;

Cinq termes de blazon ; un mal contagieux ;

L'épouse de *Jacob* ; deux prophètes fameux ;

Un outil de Sculpteur ; de l'œil une partie ;

Dix-huit villes en France, & treize en Italie ;

La mère d'*Aristippe* ; un nombre cardinal ;

Une très-belle fleur ; la Déesse du mal ;

Un surnom de *Diane* ; une des *Minéides* ;

Deux Royaumes d'Asie ; une des *Danaïdes* ;

* On diroit douze si trois d'entr'eux n'étoient point
répétés.

Deux

- Deux arbres des plus hauts ; trois prépositions ;
 Ce qui mène au tombeau ; quatre conjonctions ;
 Un Poète latin ; les Nymphes des bocages ;
 La Déesse des pâturages ;
 Un Royaume où *Pyrrhus* vit abrégér ses jours ;
 Celui qui par un trait barbare ,
 Fit reculer *Phabus* au milieu de son cours ;
 De l'Anglois ce qui nous sépare ;
 Dans la Perse une dignité ;
 En France un titre respecté ;
 Un arbrisseau qui plaît à la jeune Bergère ,
 Quand il est paré de ses fleurs ;
 Un repos connu des chasseurs ;
 Des Dieux l'aimable messagère ;
 Ce dont Alger ne manque pas ;
 Ce qu'un bon chien suit lorsqu'il chasse ;
 Un grand lac en Irlande , un autre en Canada ;
 Ce qu'*Aglai* prend avec grâce ;
 Un bourg où naquit *Abailard* ;
 L'opposé du plaisir ; l'opposé de la peine ;
 La monture du vieux *Silène* ;
 Le plus nécessaire aliment ;
 Un légume d'un goût piquant ;
 Un Géant qui fit vœu de bâtir à *Neptune* ;
 Un temple de crânes humains ;
 Ce qu'on préfère à la fortune ;
 Ce qu'on quitte tous les matins.

98 MERCURE DE FRANCE.

J'offre enfin celle dont les grâces ,
L'air séduisant & la légèreté
Enchaînent l'amour sur ses traces ,
Et *Terpsicore* à son côté.

Par M. LAGACHE fils , à Amiens,

A U T R E ,

J'HABITE assez souvent dans les vastes jardins ;
Et mon centre autrefois fut propice aux Romains.

Par le même ;

A U T R E ,

Q U I que tu sois, Lecteur, crains mes appas,
Devine moi, mais ne me cherche pas.
Sans corps en mon entier j'enferme un corps
solide
Que l'homme ose employer pour perdre les
humains ;
Une assemblée où le plaisir préside ,
Où le sage souvent court avec des pantins ;
Une ville jadis rivale des Romains ;
Ce qu'une femme craint d'avoir pour épithète ;
Ce que le pauvre a rarement chez lui ;

Une humeur qui produit l'ennui ;
 De *Mahomet* le gendre & l'interprète ;
 Ce qu'un buveur craint de voir dans son broc ;
 Une ville de Languedoc ;
 D'un des fils d'*Isaac* l'épouse & la parente.
 Mais pourquoi te gêner , Lecteur , outre raison ?
 Ote trois de mes pieds , je ne suis qu'une plante :
 Plusieurs , en le cherchant , ont prononcé mon
 nom.

*Par M. l'Abbé LE JEUNE , Professeur
 à Sées en Normandie.*

*EPIGRAMME à propos d'un avare , qui
 paroît n'aimer personne que l'Auteur ,
 dont le nom est LOUIS.*

DE *Christophe* , pour moi , l'amitié paroît
 forte ;
 De ce bonheur presque seul je jouis :
 J'en rends grace au nom que je porte ;
 Car de tout temps il aima les *LOUIS*.

Par le même.



C H A N S O N.

SUR l'air : Des rigueurs de la jeune
Agathe.

BEAUTÉS, dont le cœur est né tendre,
Vous fuyez en vain les amours :
Dans le projet de s'en défendre
On ne réussit pas toujours.

Victime d'une ardeur secrète,
J'aimois & j'évitois *Colin* ;
Hier il me surprit seulette,
Je rougis ; il baisa ma main.

Beautés, dont le cœur est né tendre,
Vous fuyez en vain les amours :
Dans le projet de s'en défendre
On ne réussit pas toujours.

Je m'arme d'un regard sévère,
Colin sourit de ma colère ;
Son cœur en appelle à mon cœur,
Le mien se trouble... Il fut vainqueur.

Beautés, dont le cœur est né tendre,
Vous fuyez en vain les amours :
Dans le projet de s'en défendre
On ne réussit pas toujours.

N. B.

ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ELOGE historique de J. GAUTHIER D'ANDERNACH, Médecin ordinaire de FRANÇOIS I, avec un catalogue raisonné de ses ouvrages ; discours qui a remporté le prix proposé pour l'année 1765, dans la Faculté de Médecine de Paris. Par L. A. PROSPER HÉRIS-SANT, Etudiant en Médecine dans l'Université de cette Ville. A Paris, de l'Imprimerie de J. TH. HÉRIS-SANT, Imprimeur du Cabinet du Roi, rue Saint Jacques ; 1765 : in-12, de 88 pages.

IL est des hommes utiles à leurs semblables, qui malgré la réputation dont ils ont joui quand ils étoient encore sur la terre, tombent cependant après leur mort dans une espèce d'oubli qu'ils ne méritent pas. Tel a été le sort du Médecin dont nous annonçons l'éloge. Son nom n'est

E iij

presque connu que de ceux qui s'appliquent à l'Anatomie. On peut cependant le regarder comme un savant, dont les vastes connoissances n'ont jamais été dirigées que vers l'utilité publique. Son génie seul le soutint dans ses premières études. La pauvreté de ses parens lui présenta des obstacles suffisans pour le décourager, si le cœur n'eût point animé en lui les efforts de l'esprit. Obligé d'errer de provinces en provinces sans trouver de demeure fixe, il ne commença guères à être paisible qu'à Paris, où *François I* le fit son Médecin. Ce fut là proprement le premier théâtre de sa gloire. Il donna des leçons d'Anatomie, fit d'utiles découvertes dans cette science, & l'enrichit d'observations nouvelles, qu'il joignit à celles des anciens. Les troubles excités par l'hérésie de *Luther*, auquel *Gonthier* étoit attaché, le forcèrent après quelques agitations de se retirer à Strasbourg, où il pratiqua la médecine pendant le reste de sa vie.

M. *Herissant* retrace avec ordre ces différens objets. Il suit *Gonthier*, depuis 1487, époque de sa naissance, jusqu'à sa mort, arrivée à Strasbourg au mois d'Octobre 1574. Le récit des faits est varié par des especes de digressions qui naissent

des choses mêmes. Le renouvellement des Sciences au siècle de *François I*, l'état de l'Anatomie, de la Chirurgie, de la Chymie, de la Botanique, forment autant de tableaux, qui font disparaître la sécheresse de la narration, & qui sont ornés des graces du style.

Outre l'exposition de la doctrine de *Gonthier* sur l'Anatomie, ce qui fait une partie essentielle de l'état de cette science, *M. Herissant* détaille aussi dans l'éloge même, la pratique que cette habile Médecina suivie pour traiter différentes maladies. L'auteur de l'éloge de *Louis Duret* avoit séparé cet article important, du reste de la vie de son héros. *M. Herissant* développe dans son avertissement les justes raisons qui l'ont engagé à s'écarter en ce point des pas de son modèle. « Il » en est, dit-il, de la condition de » Médecin, comme de celle d'un philo- » sophe. Les événemens de leur vie, peu » variés pour l'ordinaire, ne méritent » presque d'être lus que lorsqu'ils sont » animés par la peinture de leurs mœurs, » ou de leurs opinions particulières ».

Afin de donner plus de poids à son exposé, l'auteur, d'après l'exemple de *M. Chomel*, a cité en note les passages de *Gonthier*. Par-là on entend ce grand hom-

me, pour ainsi dire, développer lui-même ses propres sentimens. Le précis qui est dans le texte de son éloge, paroît assez étendu & plus convenable au génie de notre langue. Elle semble se refuser à des détails que le latin supporte, & qui ne font pas de nature à attacher tous les lecteurs.

Dans cet ouvrage, M. *Herissant* paroît s'être proposé pour modèles, les éloges que l'Académie des Sciences & celle des Inscriptions consacrent aux Savans qu'elles ont perdus. Cette forme, en effet, représente les circonstances d'une manière plus sûre & plus détaillée que les discours oratoires. Dans ceux-ci on connoît souvent plus l'esprit de l'auteur, que celui du héros que l'on est obligé de chercher dans des notes explicatives. On doit donc savoir gré à un panégyriste qui préfère l'avantage de faire connoître le génie de son auteur, à la gloire de faire briller le sien. On reconnoît déjà dans la manière d'écrire du jeune M. *Herissant*, le caractère de solidité & de gravité qui convient si bien à la profession qu'il a embrassée.

Mais en s'interdisant les figures pompeuses & les grands traits d'éloquence dont l'éloge d'un Médecin ne semble pas susceptible, M. *Herissant* n'a pas négligé

Les ornemens de l'élocution. Entre le genre sublime & le rampant, il est un milieu que notre jeune Médecin a préféré comme plus conforme à l'objet même du prix & aux vœux de la Faculté qui a déjà couronné un ouvrage à peu près semblable.

La doctrine, &, pour ainsi dire, l'esprit de *Gonthier*, sont encore développés dans le catalogue raisonné qui suit l'éloge. Les ouvrages de ce Médecin sont de deux sortes, & par conséquent divisés en deux classes. On voit d'abord les traités qui appartiennent particulièrement à *Gonthier*. Ceux qu'il n'a fait que traduire des plus habiles Médecins de l'antiquité, occupent le second rang. *M. Herissant* a rapporté fidèlement les titres des ouvrages & les années où ils ont été publiés : ce que *M. Chomel* avoit fait d'une manière bien peu exacte, puisqu'il ne citoit aucune édition, & qu'il mettoit en françois les titres d'ouvrages latins. Ces détails bibliographiques, peu curieux en eux-mêmes, comme il le dit dans son avertissement, & dont la sécheresse rebute quelquefois, « ont
 » l'avantage de faire connoître les diffé-
 » rentes éditions, & peuvent aider les
 » Savans dans le choix de celles qui mé-
 » ritent d'être préférées ». L'analyse qui suit chaque titre, le fait connoître suffi-